

Zeitschrift: Mitteilungen der Ostschweizerischen Geographisch-Commerciellen Gesellschaft in St. Gallen
Herausgeber: Ostschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft
Band: - (1910)

Artikel: Les Oasis des Zibans
Autor: Claparède, Arthur de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1092405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

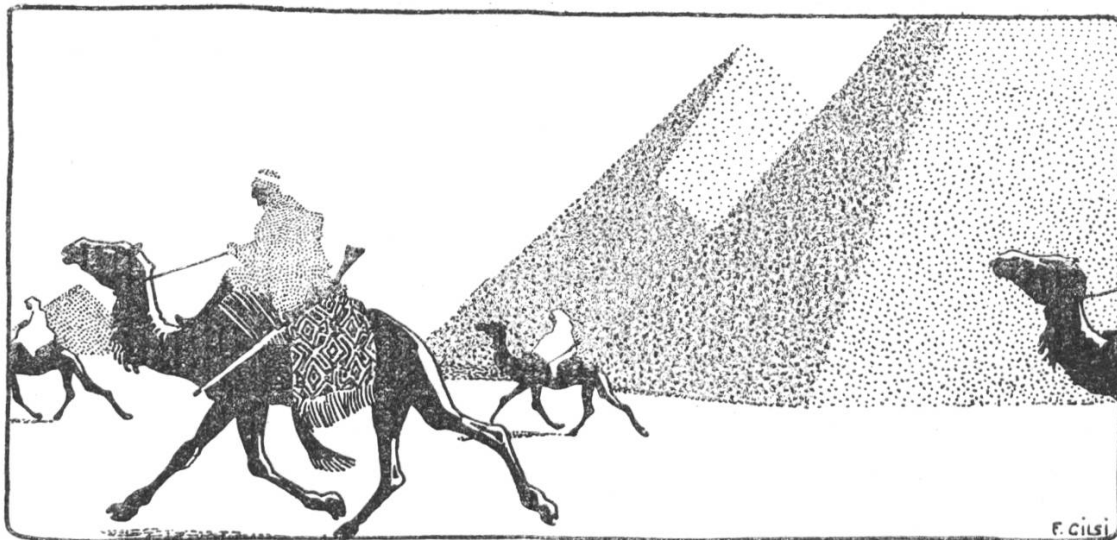
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LES OASIS DES ZIBANS

par

Arthur de Claparède, Docteur en droit,

Président de la Société de Géographie de Genève.



ous avons eu l'honneur, en 1895, d'exposer devant le Congrès des Sociétés suisses de Géographie réuni, comme aujourd'hui, à St-Gall, quelques considérations au sujet des Arabes de l'Algérie. Dès lors, 15 ans se sont écoulés. Nous sommes retourné, plusieurs fois en Afrique, et nous avons pu constater que le problème de l'assimilation des indigènes est toujours aussi difficile, sinon impossible à résoudre. Peut-être même, la question a-t-elle pris un plus haut degré d'acuité, aussi n'avons nous pas grand chose à changer à nos conclusions précédentes qui demeurent entières. Mais ce n'est pas tant de la population que d'une partie du pays lui-même que nous voulons vous entretenir aujourd'hui pendant quelques instants.

„Les oasis des Zibans“, tel est le titre figurant à l'ordre du jour.

Qu'est-ce donc que les Zibans?

Ce nom qui est le pluriel du mot arabe *Zab*, lequel signifie „village“, est donné à la région de steppes sahariennes, semée de nombreuses oasis, qui s'étend à l'est et à l'ouest de Biskra, entre 34° et 35° lat. N., au pied des derniers contreforts méridionaux de l'Aurès, et des monts du Zab, à quelque deux cent cinquante kilomètres en ligne droite de la côte de la Méditerranée. C'est dans la *Cosmographie* d'Ethicus Ister, géographe romain, vivant vers l'an 450 de notre ère, qu'on rencontre la première mention de ce nom (Zabos). Ces oasis fort nombreuses, dont Biskra est le centre, s'étendent de la frontière tunisienne à l'est, jusqu'à la région des Oulad-Djellal à l'ouest, et comptent ensemble plus de 750,000 palmiers-dattiers. La culture



des céréales y est développée, grâce aux travaux d'irrigation qui ont été dérivés à leur profit les eaux découlant des montagnes, et nulle part, la production des dattes n'est aussi considérable que dans les Zibans.

On divise communément les Zibans en deux ou même trois parties: le Zab-Chergui (c'est à dire de l'est) et le Zab-Rh'arbi (c'est à dire de l'ouest) qui se subdivise lui même en deux groupes d'oasis, celle du Zab-Dahraoui (ou du nord) et le Zap-Guébli (ou du sud). Cette dernière région est de beaucoup la plus importante, la plus riche et la plus prospère. Ayant passé quelques mois consécutifs à Biskra, nous en avons profité pour parcourir les Zibans, et visiter treize oasis sahariennes dans les trois régions. A distance, nous en avons vu 22.

De *Biskra*, centre politique de la contrée, la „reine des Zibans“ comme ses habitants l'intitulent volontiers, nous ne dirons rien, elle est trop connue. C'est le siège des autorités civiles et militaires, chef-lieu d'une commune de plein exercice de 7500 habitants, dont à peine un millier d'Européens, et d'une commune indigène qui ne compte pas moins de 55,000 habitants, disséminés sur un territoire de 1400 kilomètres carrés. La petite ville européenne, n'est pas dans l'oasis même; elle lui est juxtaposée, en amont, sur la rive droite de l'Oued-Biskra. Mais, s'il n'y a pas lieu de décrire ici Biskra, peut-être convient-il de fournir quelques données climatologiques, d'autant plus qu'elles peuvent trouver leur application, à toute la région des oasis des Zibans, au moins approximativement, Biskra étant située à 135 ou 137 mètres au-dessus de la mer, alors que l'altitude moyenne des Zibans est d'environ 140 mètres.

Les observations météorologiques suivies ne datent à Biskra que de 1886; mais elles suffisent pour constater que le climat y est à la fois très chaud et très sec.

Voici la moyenne des *minimum* et des *maximum* des mois d'hiver de novembre en avril:

	<i>moyenne des minimum</i>	<i>moyenne des maximum</i>
	Degrés	Degrés
Novembre	10,8°	21,7°
Décembre	7,2°	17,6°
Janvier	6,9°	17,3°
Février	8,6°	20°
Mars	10,8°	22,7°
Avril	14,6°	26,9°
Juillet	26,6°	40,3°
Moyenne générale annuelle	22,6°	
Minimum absolu	0,°	
Maximum absolu	45°	(à l'ombre, bien entendu).

Le climat est serein; la pluie très rare, et c'est le pluviomètre plus que le thermomètre qui peut servir à caractériser le climat de Biskra et par conséquent celui des Zibans.

En moyenne, il ne tombe pas plus de 112 mm de pluie par année, c'est à dire pendant les mois d'octobre à avril, car de mai à septembre il ne pleut jamais.

Onze cm de pluie par an: c'est peu.

Souvent même il y en a beaucoup moins.

C'est ainsi qu'en 1878, année sèche, Colombo n'a constaté que 0.062 mm.

Par contre, en 1884, la saison fut exceptionnellement pluvieuse et l'on enregistra 0.414 mm. Ce n'est pas encore grand chose — surtout en comparaison de la Suisse orientale!

Sous l'influence du froid des nuits dû au rayonnement, les rosées sont extrêmement abondantes. Ajoutons, le fait est assez rare pour être cité, que le 3 février 1907, la neige est tombée à trois reprises à gros flocons dans la journée et dans la nuit avant le lever du soleil, de sorte que des enfants arabes s'amusaient à faire des boules de neige, à Biskra dans le Sahara. Si nous ne l'avions pas vu de nos yeux, nous ne le croirions pas.

On sait qu'à Touggourt, à 200 km au sud de Biskra on a constaté des maximum de 56° et des minimum de -7°, ce qui donne l'amplitude thermique énorme de 63°.

Les vents sont violents dans les Zibans; c'est le vent du nord qui, grâce à l'énorme appel d'air produit par la surface surchauffée des sables du Sahara, prédomine dans toute la région.

Les assises calcaires du Sahara septentrional, appartenant au terrain crétacé (turonien et cénomanien) et formant de grandes ondulations, disparaissent, en général, entièrement sous les dépôts d'atterrissements, dits Sahariens, en particulier sous l'épaisse couche de sables quartzeux et de graviers grossiers qui les revêt comme d'un manteau.

Une couche concrétionnée calcaire, parfois gypseuse, recouvre fréquemment les alluvions quaternaires et les calcaires crétacés, constituant le désert rocailleux ou *hamada*.

Quant aux dunes de sables, elles forment des chaînes allongées et distinctes dont la hauteur et la largeur varient beaucoup. A l'inverse des sables quartzeux des dépôts d'atterrissements, ceux des dunes ainsi que le constate M. Ch. Vélain, sont remarquables par la finesse et la constante uniformité de leurs grains roulés, polis, et ne dépassent jamais 1 mm de diamètre au maximum. Considérés isolément, ils sont hyalins, c'est à dire qu'ils ont l'apparence et la diaphanéité du verre, légèrement colorés en jaune-rougeâtre par les traces d'oxyde de fer qu'ils contiennent, ils prennent en masse une teinte d'or sous le soleil saharien. Identiques de la base au sommet de la dune, il faut chercher leur origine dans la désagrégation, sous l'action des vents et de la sécheresse, des alluvions sableuses si répandues à la surface du désert. C'est l'*Erg* ou *Areg*.

Les Zibanais sédentaires, habitants des Ksours, les cultivateurs des oasis sont d'origine Chaouia, c'est à dire berbère, mais à leur côté l'on compte dans les Zibans une vingtaine de petites tribus arabes nomades. Douze d'entre elles remontent en été sur les hauts plateaux de l'Algérie pour paître leurs troupeaux de moutons dans les plaines de Batna et de Sétif, lorsque la steppe saharienne devient désert, comme font les bergers bergamasques qui, chaque année, envahissent certaines vallées des Grisons. Ce sont les Cherfa, les Er-Rahman, les Ouled-si-bou-Zeid, les Kelatma, les Egab, les Dreid, les Beni-Ibrahim, les Sahari, les Selmia, les Ahl-ben-Ali, les A'amour et les Ghomra.

Les oasis des Zibans sont divisées en Cheikats au nombre de 27.

Si Biskra est la capitale politique des Zibans, *Sidi-Okba* en est la capitale religieuse. Cette oasis située à 20 kilomètres de Biskra, à l'altitude de 44 mètres au dessus de la mer, misérable bourgade où les lépreux ne sont pas rares, et où foisonnent hélas! les aveugles, lesquels forment un cinquième de la population, et les gens atteints de maladie d'yeux, qui faute de soins les conduiront à la cécité, possède la plus ancienne mosquée de l'Algérie. L'édifice fort simple — les vingt-six colonnes soutenant la voûte sont des troncs de palmiers blanchis à la chaux — renferme le tombeau de Sidi-Okba-ben-Nafi, le conquérant arabe du pays au VII^e siècle de l'ère chrétienne. C'est un lieu de pèlerinage célèbre qui attire chaque vendredi de nombreux Musulmans venant de régions fort éloignées. Sur un des piliers de la Koubba, où repose le corps de Sidi-Okba, se trouve une inscription, en caractères koufiques, la plus ancienne de l'Algérie, qui veut dire: „Ceci est le tombeau d'Okba, fils de Nafi; que Dieu le reçoive dans sa miséricorde“. Une porte en bois sculpté d'un beau travail, venant dit-on de Tobna, s'ouvre sous le portique extérieur et mérite d'attirer l'attention. Du haut du minaret de la mosquée, d'ailleurs peu élevé, de forme carrée et qui va en s'amincissant, où l'on parvient par un escalier branlant de 55 marches, on jouit d'une vue superbe sur la forêt de palmiers de l'oasis. Les 66,000 dattiers dont elle se compose sont d'une très belle venue, supérieurs à ceux de Biskra, peut-être parce que le climat de Sidi-Okba est un peu plus chaud.

Lorsque nous avons visité Sidi-Okba pour la première fois — c'était en 1895 — il ne s'y trouvait que deux Européens, perdus au milieu de la population indigène. Dès lors, le nombre en a triplé, sans être pour cela devenu considérable. Ils sont six en effet: un employé de la poste, un instituteur, deux minotiers, et naturellement deux gargotiers. Car, le voisinage de Biskra dont, nous l'avons dit, Sidi-Okba n'est éloigné que de 20 kilomètres, fait que les touristes viennent en assez grand nombre visiter cette oasis. Aussi, les Européens y sont-ils harcelés par les mendiants à un degré invraisemblable. Nous nous sommes promené pendant trois heures environ, entouré d'une escorte de plus de 150 loqueteux, hurlant à la fois „des sous! des sous!“ qui ne nous ont pas quitté d'une semelle, et auxquels bien entendu, nous n'avons rien donné du tout, autrement ils nous eussent suivi jusqu'à Biskra. La mendicité, poussée à ce point-là, est devenue un véritable fléau, et ce sont les étrangers qui l'ont fait naître et fait développer en jetant inconsidérément des pièces de monnaie aux enfants arabes. Dans les oasis plus éloignées on n'est pas du tout en butte à pareille obsession.

On peut revenir de Sidi-Okba à Biskra, par *Chetma*, oasis de 18,000 palmiers, dont le village propre (relativement) et bien bâti, contient de beaux jardins très bien irrigués. Car l'eau y est fort abondante, si abondante même qu'à de certains moments, les rues de Chetma transformées en canaux peuvent faire songer à Venise, si l'on est doué de quelque imagination.

C'est en allant à Chetma à 8 kilomètres de Biskra où conduit une piste carrossable qui n'est pas trop mauvaise, que nous avons vu pour la première fois, il y a trois ans, un phénomène de mirage d'une grande beauté. C'était le 20 février dans l'après-midi. La journée était superbe, le soleil ardent. Le ciel radieux n'avait pas un nuage. Nous étions en plein désert, quoique tout près de Biskra, à quatre kilomètres à peine de la ville, lorsque

tout-à-coup, nous avons vu surgir à l'horizon, dans la direction du sud, une forêt de palmiers; à leur pied une nappe liquide, brillant comme de l'argent, paraît un lac, d'où émergent quelques îlots verdoyants avec des groupes de palmiers, et plusieurs dattiers isolés, à peu-près à égale distance entre les oasis de Filiach, à l'ouest, et de Chetma à l'est. Nous demeurâmes immobiles pendant une dizaine de minutes à contempler ce spectacle vraiment saisissant lorsqu'on le voit pour la première fois. Au bout d'un quart d'heure la surface de l'eau, miroitant au soleil, cessa de nous éblouir, devint terne, se perdit bientôt dans le sable et s'évanouit. Les palmiers se confondirent les uns avec les autres, et quand nous continuâmes notre route, ne formaient plus à l'horizon qu'une masse confuse et indistincte. Quelques heures plus tard, revenant à Biskra, nous pouvions constater, en nous arrêtant au point précis où nous avons été témoin du phénomène, qu'il n'y avait rien à l'horizon, à l'endroit où nous avons vu cette belle oasis, rien que l'immensité du désert, s'étendant à l'infini vers le grand Sud mystérieux.

L'entrée de l'oasis de Chetma a quelque chose d'étrange et imprévu, la rue du village bordée à droite et à gauche de maisons en briques de terre sèche, devenant toujours plus étroite. Les bâtisses se rapprochent au point de se toucher presque, et par endroit la rue est voûtée.

Le Cheik de Chetma Sidi-Lassen-ben-Sidi-Malek, vieillard à barbe blanche, sortait de sa maison un bâton à la main au moment où nous passions. Il nous proposa d'entrer pour prendre le café. Nous suivons un long corridor sombre, et débouchons dans un grand jardin de palmiers, clos de murs assez élevés construits en briques de terre sèche comme partout dans les Zibans. Au milieu un puits, près duquel, on étale sur le sol, une couverture de laine rouge sur laquelle mes compagnons et moi nous nous asseyons à l'ombre d'un grand palmier, et nous buvons le lait de chèvre et mangeons les dattes que le Cheik nous offre. Il nous a fallu pourtant un certain effort pour porter à nos lèvres, la tasse, que par politesse pour nous un Arabe venait d'essuyer avec son mouchoir. Le café par lequel finit la collation était brûlant et exquis. Détail à noter: Au moment où je m'apprête à donner une petite gratification à cet aimable homme il me fait dire par mon drogman qu'il n'acceptera rien étant suffisamment payé, par l'honneur que nous lui avons fait, — j'étais avec deux dames — en acceptant son hospitalité.

L'oasis la plus curieuse et la plus intéressante que nous ayons visitée dans la région du Zab-Chergui, est celle de Droh, à 21 kilomètres de Biskra, et à 8 kilomètres, au nord de Chetma, en pays montagneux, à l'altitude de 185-197 mètres.

La route ou plutôt la piste que l'on suit, car il n'y a pas de route, quoiqu'on ait construit des ponts en pierres sèches pour traverser le lit de quelques torrents — on passe les autres à gué — la piste que l'on suit disions nous, ne tarde pas à s'élever insensiblement; elle monte et descend pour remonter et redescendre, car ce n'est plus le désert plat, mais une succession de collines mamelonnées, que tantôt l'on gravit, et tantôt l'on contourne en zig-zags. Souvent, et sur une grande étendue, le sol dur et résistant est d'une blancheur éclatante comme de la neige, grâce aux efflorescences salines sous lesquelles il disparaît entièrement. Puis ce sont de hautes collines pierreuses, recouvertes de mica que le soleil rend éblouis-

santes. Je n'ai jamais vu autant de mica en ma vie, que lorsque je suis allé à l'oasis de Droh; le sol en est jonché, j'en ai détaché des lamelles de deux à trois décimètres carrés. C'est une sorte de paysage lunaire, dépourvu de toute vie et de toute végétation; les collines, les roches diverses, les plateaux caillouteux se succèdent, en un véritable chaos, cependant que de temps à autre d'un point plus élevé l'on aperçoit la plaine sans fin du Sahara bleue comme la mer.

Soudain, au milieu de cette dévastation apparaissent les palmiers de Droh. Il faut longer l'oasis dans toute sa longueur, pour pouvoir y pénétrer, car elle n'a qu'une porte. Un chemin pierreux, bordé à droite par la verdure des dattiers, tandis qu'à gauche, les collines de sable sont brûlées par le soleil d'Afrique, nous conduit au village.

Droh est une petite oasis de 4000 palmiers seulement avec une population de 150 habitants sans les femmes et les enfants. Deux sources y débitent 70 litres d'eau à la seconde. Nous y avons été l'objet d'une grande curiosité, mais personne ne nous y a demandé l'aumône. Droh n'est pas sur le grand chemin des touristes et des étrangers qui font naître la mendicité chez les indigènes. A peine sommes-nous dans la rue du village, que nous sommes entouré d'une foule d'Arabes, qui nous conduisent à la maison du Cheik, un beau type sémitique, dont le burnous blanc est d'une parfaite propreté. Il nous mène à son jardin, situé à quelques minutes du village, nous précédant les bras croisés sur le dos de ce pas digne et mesuré qui donne à l'Arabe de bonne compagnie une allure de grande distinction. Les hommes et les enfants du village, nous font une nombreuse escorte jusqu'au jardin où broutent des cabris sous des abricotiers en fleurs — c'était le 1^{er} mars — à l'ombre des palmes des hauts dattiers. Comme son collègue de Chetma, le Cheik nous propose de prendre le café chez lui. Nous acceptons avec plaisir et retournons avec lui à sa maison. Pour nous faire honneur, il fait balayer le couloir conduisant à la cour intérieure de l'habitation. Comme c'était sans doute la première fois que cela avait lieu depuis qu'elle avait été construite, il s'éleva un tel nuage de poussière, que nous dûmes attendre plusieurs minutes, avant de nous risquer dans le couloir, où nous trébûchâmes sur un chevreau mort et puant. Si les abords étaient infects, la cour intérieure était propre et en ordre. Le Cheik, nous montre ses femmes qui l'une après l'autre, il en a six, viennent nous donner la main. Trois d'entre elles sont d'une grande beauté. Elles nous montrent leurs enfants, entre autres une fillette qui a les yeux malades. Sa mère me demande de la guérir, les Arabes considérant toujours que les Européens sont des médecins. Hélas! je n'y puis rien. Lorsque nous prenons congé, le Cheik nous fait cadeau d'un énorme régime de dattes de quelques kilogrammes. Au coucher du soleil, le désert semblait être de l'or pur, tandis que les montagnes devenaient de plus en plus roses. Le Djebel-Ahmar-Khreddou, qui domine les oasis du Zab-Chergui mérite en ce moment le nom que lui donnent les Arabes dans leur langue imagée et poétique: C'est bien „la montagne qui rougit sous les baisers du soleil.“

Le lendemain, 2 mars, nous allions à Oumache l'une des oasis du Zab-Guébli, à 20 kilomètres au sud de Biskra, sur la route de Touggourt.

Le trajet est intéressant. On traverse toute l'oasis de Biskra dans sa plus grande longueur, puis l'on suit la piste à peu près carrossable et dé-

mesurément large, tracée par les chameaux des caravanes qui traversent le désert. Chemin faisant, notre cocher perdit la route. Une femme venue d'un groupe de tentes de nomades nous remit sur la bonne voie. On passe à quatre reprises au travers de grandes dunes de sable jaune, dans lequel les roues enfoncent jusqu'au moyeu: C'est la forme classique du désert, très différente, de celle des steppes du Zab-Chergui.

Oumache est une grande oasis de 28,000 palmiers, abondamment arrosés, par les sources du même nom, captées au pied de la montagne à 12 kilomètres au nord-ouest. Leur débit est considérable, il atteint 250 litres à la seconde. Mais les environs d'Oumache sont fiévreux, et il peut être imprudent de s'y attarder. Le village aux trois quarts ruiné a l'air abandonné. Ces décombres abritent néanmoins deux cents hommes et leurs familles. Après avoir déjeûné des provisions que nous avons apportées avec nous, assis au pied de palmiers, dans un jardin dont nous avons escaladé le mur pour y entrer, nous avons fait une grande promenade à travers l'oasis qui contient outre les dattiers, un très grand nombre de figuiers.

Mais c'est, comme nous le disions tout-à-l'heure, le Zab-Dahraoui qui est la partie la plus intéressante des Zibans. Tolga en est le centre. La course est assez longue, la distance qui la sépare de Biskra n'étant pas moindre de 40 kilomètres. La piste dite „route des Zibans“ qui y conduit fait passer par toutes les formes du désert. Après les steppes, verdoyantes au printemps, où de grands troupeaux de moutons paissent une herbe courte et drue, qui ne dure pas trois mois, ce sont les petites dunes de sable de quelques mètres de hauteur tout au plus, à peu près fixées par les plantes épineuses qui y croissent. C'est ensuite l'aridité du désert de cailloux roulés, s'étendant à perte de vue, comme le lit sans limite d'un torrent desséché; puis c'est la plaine d'une blancheur éblouissante, grâce aux efflorescences salines dont le sol est entièrement recouvert. Nous longeons à quelque distance, le pied des derniers contreforts de l'Aurès aux flancs desquels s'accumulent les sables. On traverse de grandes dunes avant d'atteindre les sources d'Aïn-Bouchagroun qui sortent de terre à plusieurs endroits aux pieds de grands palmiers et l'on prend ainsi, sur le terrain, une leçon de géographie physique pratique, d'un grand intérêt. A peu de distance des sources de ce nom, l'oasis de *Bou-Chagroun* (30,000 dattiers) que nous laissons sur notre gauche sans y entrer. L'accumulation des sables continue. On passe à *Zaatcha* oasis entièrement ruinée (à 36 kilomètres de Biskra) qui a été rasée à la suite de l'insurrection de 1849.

Un ancien porteur d'eau à Alger nommé Bou-Zian, devenu Cheik de Zaatcha, profitant du mécontentement causé par une augmentation de la taxe sur les palmiers, proclama la guerre sainte. Son appel aux armes réveilla le fanatisme, toujours latent chez les Musulmans, qui vinrent en foule se ranger sous ses ordres. Zaatcha opposa aux troupes françaises envoyées pour la réduire, une résistance formidable, qui ne dura pas moins de 52 jours. Il fallut un siège en règle pour en venir à bout, et ce qui semble à première vue incompréhensible à ceux qui ne connaissent pas les oasis s'explique fort bien, quand on sait ce que sont ces forêts de palmiers divisées en jardins, entourés de murs élevés, et séparés par des ruelles étroites. La science de Vauban n'avait pas prévu l'attaque par un véritable labyrinthe

qu'il s'agissait de canonner et d'emporter en détail. C'était le fameux siège de Saragosse, mais transporté en pleine forêt. Enfin Zaatcha fut prise d'assaut, le 21 novembre 1849, par trois colonnes sous les ordres des colonels : Canrobert depuis maréchal de France, De Barral et De Lourmel. Bou-Zian fut tué, les défenseurs de Zaatcha qui n'avaient pas succombé dans la lutte, périrent lors du dernier assaut, l'oasis fut mise à sac, et ses 10,000 palmiers rasés. Aujourd'hui, après 60 ans, elle ne s'est pas relevée du désastre, ses ruines sont encore pantelantes, l'envahissement des sables ayant achevé l'œuvre de destruction de l'homme quoiqu'un grand nombre de palmiers aient repoussé. Mais leur verdure ne rend que plus frappante la désolation qui règne en ces lieux. Un petit monument au pied duquel nous passons a été élevé, en 1897, à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats français tués pendant la durée du siège et au moment de l'assaut final.

Deux kilomètres plus loin, nous laissons à gauche la petite oasis de Farfar. Encore deux kilomètres, et nous sommes à Tolga.

Tolga — à 162 mètres au-dessus de la mer — est par le nombre de ses palmiers (52,000) la plus grande oasis des Zibans, après Biskra et Sidi-Okba. C'est une des plus anciennes localités du Zab, elle a été romaine avant d'être arabe. C'est à Tolga, au VII^{ème} siècle de l'hégire, qu'un nommé Seeda entreprit de réformer les mœurs peu régulières des musulmans de la région. Ses partisans qui rapidement devinrent nombreux prirent le nom de sonnites c'est à dire disciples de la *sonna*, ou recueil des actes et paroles de Mahomet, tels que la tradition les a conservés. Tolga renferme un grand nombre de mosquées et une école de droit musulman, jouissant d'une réputation étendue qui en fait la capitale intellectuelle des Zibans. Jadis, le voyageur venant à Tolga devait passer la nuit à la belle étoile ou demander l'hospitalité au Cheik. Aujourd'hui et depuis quatre ans, il s'y trouve un hôtel — ce n'est pas un „palace“, fort heureusement d'ailleurs, — qui contient trois chambres. Les fenêtres, simples baies s'ouvrant sur une galerie, n'ont ni châssis ni vitres, mais il y a des volets. L'aubergiste qui avec sa fille, l'instituteur et l'employé de la poste et du télégraphe, compose toute la colonie européenne, est un Français ou plutôt un Algérien né à Batna, intelligent et débrouillard. Il nous servira de guide dans l'oasis.

C'est à peine si Tolga a 2000 habitants de race arabe plus ou moins pur (et plutôt moins que plus) comme ceux de toutes les oasis des Zibans dont la population est toujours fortement mélangée de sang nègre, car autrefois, avant la conquête française, les esclaves noirs venant du Soudan y étaient en grand nombre. Il nous a semblé toutefois que la proportion des nègres et des mulâtres est moindre à Tolga qu'à Biskra. Il s'y trouve aussi un certain nombre de Kabyles. Le service postal a lieu deux fois par semaine entre Biskra et Tolga — c'est un courrier indigène à cheval qui le fait. — Heureux pays où l'on est à l'abri des lettres importunes pendant cinq jours sur sept ! Un fil télégraphique réunit depuis quelques années Tolga à Biskra et, par cette localité, au reste du monde.

Une massive porte en bois qu'on ferme chaque soir à la tombée de la nuit, marque l'entrée du village proprement dit. L'hôtel et la petite école qui sont les deux premières habitations que l'on aperçoit en arrivant à Tolga, sont situés au dehors. Dans la rue étroite du village où grouille tout un

monde en burnous, la foule nous fait une escorte, grossissant à chaque pas. Et nous constatons, une fois de plus, le mal que les touristes ont fait à la population indigène de Biskra en lui jetant de la monnaie à tort et à travers. A Biskra où trop souvent les étrangers, en particulier les Allemands, prennent plaisir aux luttres homériques qu'un sou jeté dans la rue peut provoquer entre Arabes, la tourbe effrontée des mendiants est devenue absolument odieuse. A Tolga, au contraire, où comme à Drah, les voyageurs européens sont rares, nous avons été l'objet d'une vive curiosité de la part des indigènes, mais nous n'avons pas eu à faire à un seul mendiant. Personne ne nous a demandé l'aumône. Dieu sait pourtant que les miséreux ne manquaient pas dans la foule déguenillée qui nous entourait ! et il fallait un véritable effort de raison pour ne pas mettre la main à la poche, et donner quelques sous à des malheureux en haillons.

L'oasis de Tolga a été occupée par les Romains qui y ont laissé leur puissante empreinte. On y voit encore aujourd'hui les ruines d'un *Castrum* de grande dimension. Les bases de six tours carrées, dans lesquelles s'enchevêtrent les constructions arabes du village, sont fort bien conservées. La beauté des matériaux, les grands blocs de ces pierres de taille, font un curieux contraste avec les murs en briques de terre crue des maisons indigènes. Nous visitons la grande mosquée. Du haut du minaret, superbe coup d'œil sur l'immense forêt de palmiers qui s'étend à nos pieds. Continuant notre promenade, nous arrivons à l'extrémité ouest de l'oasis, à la grande Zaouia, siège de la puissante confrérie de l'ordre de la Rhamania. Cette congrégation musulmane, l'une des plus célèbres de l'Algérie, tire son nom de Sidi-Abd-er-Rahman, qui l'a fondée au début du XIX^e siècle. Son chef actuel était malheureusement à Alger, lorsque nous sommes allé à Tolga, où son frère un marabout comme lui, Hadj-Ali-ben-Othmann nous a fait le meilleur accueil. Bel homme, de haute taille, le regard fier et intelligent, il nous conduit, par un corridor étroit et sombre et par un escalier, à l'étage où se trouve la bibliothèque de la Zaouia. De hauts casiers, le long des parois, contiennent 12 à 1500 volumes arabes, dont un certain nombre de manuscrits anciens dans des fourres de cuir ornées de dessins dorés. Mais notre ignorance absolue de l'arabe, ne nous permet de juger de ces livres que sur l'extérieur. Tandis que Hadj-Ali nous fait les honneurs de la bibliothèque, un des élèves apparaît apportant l'inévitable café, comme toujours d'ailleurs, excellent. Nous descendons dans la cour pour visiter la mosquée et l'école.

L'École de droit de Tolga comptait alors 95 élèves. Leur nombre s'est élevé parfois jusqu'à 180 — et la durée moyenne des études, y est d'une dizaine d'années. Nous assistons à une leçon, en plein air dans la cour, où les étudiants psalmodient en quelque sorte à l'unisson, comme les enfants dans les écoles arabes. Sous une Koubba blanchie à la chaux se trouvent les tombes richement ornées de tapis parfumés à l'orientale, de deux marabouts prédécesseurs du marabout actuel. Lorsque nous prenons enfin congé du chef de la Zaouia, Ali-ben-Othmann nous promet de nous envoyer le soir à l'hôtel un plat de couscous pour notre dîner. Il tint parole. L'hospitalité des grands seigneurs arabes et des marabouts est au-dessus de tout éloge. Le lendemain matin, nous poussons jusqu'à l'oasis de *Foukala* (à six kilomètres à l'ouest de Tolga) créée par la compagnie de l'Oued-Rihr qui y

a établi sept puits artésiens. Elle compte 22,000 palmiers. Au retour, nous avons vu, chemin faisant, le marché de Tolga, en plein désert, qui attire tous les samedis 5 ou 6000 indigènes venant de fort loin. Le spectacle en valait la peine. Il y avait là une foule d'Arabes vendant des moutons, des ânes, des mulets et même des chameaux; des marchands d'étoffes, de dattes, d'orge, d'avoine, etc. étaient installés sous des tentes, et c'était un mouvement, une animation, un va-et-vient intéressant à observer.

Nous regagnons ensuite Biskra par une autre piste que celle que nous avons suivie pour aller à Tolga. Cette route, plus longue de quelques dix kilomètres, nous fait passer par plusieurs oasis intéressantes.

C'est d'abord *Farfar* que, la veille, nous avons laissée sur notre gauche au sud, puis les ruines de *Zaatcha* où des nomades ont établi leurs tentes, dans les maisons éventrées et désertes au milieu des décombres branlants. Au sortir de *Zaatcha*, cinq *Koubba* aux coupoles de formes différentes, entourées chacune d'un petit cimetière sont là pour attester, que malgré les palmiers qui essayent de repousser, l'oasis rasée en 1849 n'est plus dès lors que la terre des morts. C'est ensuite *Lichana*, belle oasis; les couvertures de laine aux couleurs vives, tissées à *Lichana* sur les métiers arabes rudimentaires sont très estimées. Ajoutons que ses palmiers produisent les meilleures dattes de tous les Zibans. A partir de *Lichana* et jusqu'à *Ourlal*, nous nous trouvons tantôt dans la plaine de sel, dont l'uniforme et éblouissante blancheur n'est troublée que par les buissons que forment les touffes épineuses d'une salsolacée grisâtre (*Salsola vermiculata*), tantôt dans les dunes de sable fin qui coupent la steppe comme de longues bandes d'un jaune doré dans lesquelles chevaux et roues enfoncent à se demander si l'on en sortira jamais. Ça et là un tamarix avec parfois de grosses orobanches parasites croissant sur ses racines, ou les fruits de la coloquinte qui semblent des oranges, éparses dans le désert.

Ourlal est une grande oasis de 50,000 palmiers. Nous ne faisons que la traverser, au milieu d'une foule nombreuse et bientôt nous sommes à *Melili*, pauvre petite oasis que les grandes dunes enserrant de plus en plus, ensablant peu à peu ses palmeraies, comme celles de l'oasis de *Bigou* dont elle n'est séparée que par la largeur de la piste qui passe entre les deux.

Les dunes succèdent aux dunes. Après avoir franchi les plus grandes, nous apercevons au loin à droite, l'oasis d'Oumache. La région, d'une aridité extrême, devient tout à coup marécageuse: c'est le fait des sources d'Oumache dont nous avons déjà parlé, qu'un canal laissant filtrer une grande quantité d'eau conduit à l'oasis. On patauge ainsi dans la boue. En plein Sahara, ce n'est point banal du tout. Nous rejoignons près de la *Koubba* de *Sidi-R'zell* la route que nous avons suivie la veille, et bientôt nous sommes de retour à Biskra.

Nous avons fait en deux jours de voiture, avec trois chevaux, un trajet de 102 kilomètres, en suivant des chemins parfois invraisemblables, qui en Suisse feraient interner dans une maison d'aliénés le cocher qui oserait s'aventurer sur une piste semblable avec un véhicule quelconque. Ah! les merveilleuses bêtes que les petits chevaux arabes! Ils n'ont pas buté une seule fois, et c'est à peine s'ils avaient le poil mouillé en arrivant à Biskra, à la fin d'une journée de plus de 60 kilomètres.

